



## Secrets de l'énonciation Myriam Mitelman

Dans notre vocabulaire inspiré de l'étude de Lacan, le terme d'énonciation désigne la manière dont quelqu'un s'exprime, au-delà de ce qu'il dit. Je vais tenter de faire le tour de cette notion dans le Séminaire VI, à partir de quelques-unes des références indiquées par Lacan.

### *Petit détour par Freud*

Dans son texte *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*<sup>1</sup>, Freud s'explique sur les dissensions se rapportant à sa doctrine qui l'avaient opposé à ses disciples Adler et Jung. Il rappelle que le différend entre Adler et lui est théorique, qu'il porte sur le refoulement et la composante sexuelle des névroses et de l'inconscient. Cependant, après avoir rappelé ces fondements de la théorie analytique, Freud énonce que le véritable désaccord porte sur la manière de parler de la psychanalyse et de la transmettre.

Freud critique la pensée d'Adler, la comparant à l'élaboration secondaire du rêve dont la fonction est d'en déformer le véritable sens. Contrairement aux autres mécanismes de formation du rêve – condensation, déplacement, prise en compte de la figurabilité –, l'élaboration secondaire, bien qu'essentielle au rêve, loin de se limiter à l'activité inconsciente, est reliée à une fonction psychique qu'il est impossible de distinguer de notre pensée consciente. « Cette partie du travail du rêve [précise Freud] se distingue par son caractère tendancieux. Elle procède comme le philosophe allemand raillé par le poète : il y a des trous dans son système, elle les bouche avec les pièces et les morceaux qu'elle tire de son propre fond. Ainsi elle enlève au rêve son apparence d'absurdité et d'incohérence et finit par en faire une sorte d'événement compréhensible. Le succès de l'opération est inégal. Il y a des rêves qui sont, à première vue, d'une logique irréprochable et parfaitement corrects ; ils partent d'une situation possible, ne lui font pas subir de changements contradictoires et, ce qui est plus rare, s'achèvent sans étrangeté. Ces rêves ont été très profondément élaborés par la fonction psychique en question pareille à la pensée de veille ; ils semblent avoir un sens, mais celui-ci est extrêmement éloigné du sens véritable du rêve. »<sup>2</sup>

L'élaboration secondaire remanie donc le matériel du rêve de manière qu'il corresponde aux attentes logiques et rationnelles de la conscience. Aussi les rêves les plus cohérents et transparents sont-ils souvent les plus trompeurs.

Dans *Totem et tabou*, publié en 1913, Freud revient sur l'élaboration secondaire pour analyser le fonctionnement de la pensée animiste, dont il précise que c'est « un système de pensée, et [...] une théorie complète du monde ». Et il écrit ceci : « L'élaboration secondaire du produit du travail du rêve est un excellent exemple de l'essence et des exigences d'un système. Une fonction intellectuelle en nous réclame l'unification, la cohérence, l'intelligibilité de tout matériel de la perception ou de la pensée, dont elle s'empare, et n'hésite pas à établir une cohérence fautive si par suite de circonstances particulières elle ne peut pas appréhender la vraie corrélation. »<sup>3</sup>

---

1. Freud S., « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1965.

2. Freud S., *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1971, p. 418.

3. Freud S., *Totem et tabou*, Paris, Gallimard, 1973, p. 217-218.

L'élaboration secondaire ne caractérise donc plus seulement le rêve puisque Freud reconnaît à présent sa fonction de déformation dans toute pensée systématique.

Revenons maintenant à la critique d'Adler. « La théorie d'Adler a été, depuis le début, un "système", et c'est ce que la psychanalyse avait toujours soigneusement évité. Elle nous offre en même temps un excellent exemple d'"élaboration secondaire", dans le genre de celle que la pensée éveillée effectue sur les matériaux fournis par les rêves. Dans le cas d'Adler, les matériaux des rêves sont remplacés par ceux fournis par les études psychanalytiques, envisagés principalement du point de vue du *moi*, ramenés aux catégories inhérentes du *moi*, traduits et utilisés conformément à ces catégories et, exactement comme dans la formation de rêve, mal compris. »<sup>4</sup>

Deux notes de Freud, pour conclure sur Adler : « J'ai eu longtemps l'occasion d'étudier le Dr. Adler, et je n'ai jamais refusé de reconnaître en lui un homme très doué, mais ayant l'esprit tourné plus particulièrement vers la spéculation. »<sup>5</sup> « Je m'étais aperçu qu'il était peu apte à manier et à utiliser les matériaux fournis par l'inconscient [...]. »<sup>6</sup>

Ce que nous enseigne Freud, en creux, c'est que nos énoncés, pour qu'ils puissent être considérés comme crédibles du point de vue de la psychanalyse, doivent porter la marque du matériel inconscient et ne pas former un système sans reste. Bien que le terme d'énonciation n'existe pas en tant que tel dans le corpus freudien, une première approche de cette notion se dessine à travers ces considérations.

#### *Le je de Benveniste*

Lacan emprunte la notion d'énonciation à Emile Benveniste, le linguiste qui, par un très long cheminement théorique, puisque c'est toute son existence qu'il y a consacrée, a introduit le sujet dans l'étude du langage, prenant le contrepied de Saussure qui l'en avait évacué pour faire de la langue un pur objet de science. En la dégageant du langage comme objet hétéroclite, il fonde la linguistique moderne et décrit la langue de manière formelle, structurale, éliminant au passage ces deux éléments d'importance que sont le sujet et le référent. L'absence de ces deux termes dans la formalisation saussurienne ne permet plus de prendre en considération, par exemple, le fait que dans une phrase quelqu'un parle de quelque chose à quelqu'un d'autre. C'est là précisément la préoccupation de Benveniste qui considère insuffisant de s'en tenir à une description morphosyntaxique des différences formelles (Saussure considère la langue comme un système d'oppositions), fondée sur une structure, des fonctions, les relations, *etc.*, et qu'il faut précisément s'efforcer de saisir ce qui fonde et soutient ces différences. Selon Benveniste : « Le langage a été exclusivement étudié hors contexte. Mais qu'on songe à l'énorme profusion d'énonciation en situation dans l'emploi du langage. Comment décrire cela ? »<sup>7</sup>.

Dans sa réflexion sur le langage, Benveniste rencontre la signification, soit le sujet qui parle et qui donne, ou croit donner un sens. C'est en ce point qu'intervient aussi le concept d'énonciation qui connaîtra plusieurs phases de développement chez Benveniste. Par quels signes, dans la langue, se manifeste le fait que quelqu'un parle ? Telle est la question qu'il pose par exemple dans un article de 1956 intitulé « De la nature des pronoms ». Il y établit une distinction entre les pronoms de la troisième personne « qui réfèrent aux objets réels » et ceux de la première et de la deuxième personne qui relèvent du niveau pragmatique du langage, niveau qui inclut, avec les signes, ceux qui en font usage. Cela signifie que pour ce

---

4. Freud S., « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », *op.cit.*, p. 134.

5. *Ibid.*, p. 132.

6. *Ibid.*, p. 132.

7. Fonds Emile Benveniste de la BNF, consultable sur Internet :

<http://www.unil.ch/fra/fr/home/menuguid/linguistique-francaise.html>.

qui est de la première et de la deuxième personne, le pronom et celui qui l'énonce forment une seule et même entité. Le *je* a dans ce contexte une place tout à fait particulière.

*Je* est une instance linguistique qui noue le locuteur à la langue elle-même, dans un acte d'énonciation où le locuteur mobilise la langue pour son propre compte. Avec la notion d'acte, Benveniste rend solidaires le langage et la subjectivité, se démarquant de la conception dominante qui considère le langage comme un simple outil de communication. L'énonciation, nous dit-il, « En réalité c'est un changement, non pas un changement dans la matière même de la langue. Un changement plus subtil, plus profond du fait qu'elle est mise en mouvement, que quelqu'un s'en est emparé et qu'il la meut, la met en action, que cet appareil qui gisait, potentiel, mais inerte, consistant en signes d'un côté (signes lexicaux et autres), en modèles flexionnels et syntaxiques de l'autre, s'anime soudain, devient soudain actuel, prend soudain existence, se forme en discours restituant autour de lui un mouvement vivant ; de langue. Quelque chose naît au monde alors. Un homme s'exprime (du latin *exprimere*, faire sortir en pressant, faire jaillir à l'extérieur), il fait jaillir la langue dans l'énonciation. »<sup>8</sup> Parler, c'est donc exister comme sujet en faisant vivre la langue...

Le mot-clé de la théorie de Benveniste, c'est le *je* qui énonce, un *je* qui a des propriétés particulières par rapport aux autres signes. Le linguiste souligne la fonction autodéclarative de *je*, essentielle concernant le fondement de la subjectivité : « Il n'y a pas d'autre témoignage objectif de l'identité du sujet que celui qu'il donne ainsi lui-même de lui-même. » Le *je* n'est pas définissable sans recours à « je » lui-même. Est *je* celui qui dit *je*.

Emile Benveniste, né à Alep en Syrie, était destiné par sa famille à devenir rabbin. Envoyé en France pour y parfaire sa formation, il y a rencontré le savoir universel et laïque, et il s'est orienté dans la voie de la recherche et de l'enseignement de la linguistique. Ceci dit, étant donné sa formation talmudique préalable, il ne pouvait ignorer la réponse de Dieu à Moïse, lorsque celui-ci lui demande comment il convient de le nommer à son peuple. « *Eyeh asher eyeh.* »<sup>9</sup> Cette réponse – diversement traduite par *Je suis ce que je suis ; je suis ce que je est ; je suis le Nom* –, Lacan l'a commentée maintes fois pour mettre en évidence sa valeur de nomination qui réside en ceci que l'énonciation de ce *je* noue ensemble un réel et un nom, le réel de dieu et le nom de dieu, ou encore, une existence et un nom, emportant en quelque sorte ce réel dans le système signifiant tout entier pour en faire le principe de son enchaînement. Bien que le réel ne soit pas exactement la perspective de Benveniste, son *je* de l'énonciation présente une structure identique à la réponse de dieu puisqu'il s'autodéfinit, ce qui conduit peut-être Lacan à placer le *je* de l'énonciation prélevé chez Benveniste du côté du réel de la langue.

Pour conclure sur le chapitre de Benveniste, ce n'est que dans l'instance où *je* désigne le locuteur que celui-ci s'énonce comme sujet. Le fondement de la subjectivité réside donc bien dans l'exercice de la langue. La production du *je* du locuteur est un acte d'assomption du langage, et le *je* de l'énonciation tel qu'il est formalisé par Benveniste établit la subjectivité comme un acte exclusivement linguistique, comme une réalité de discours. C'est donc ce *je* qui énonce et qui s'énonce qui va intéresser Lacan, et qu'il va superposer au sujet de l'inconscient moyennant une certaine subversion de cette notion, car il faut encore à Lacan amener ce *je* linguistique à pouvoir rendre compte du réel en jeu.

### *L'usage lacanien du je*

Pour faire de ce *je* un *je* de l'énonciation psychanalytique, qui rende compte de l'inconscient, Lacan va lui greffer quelques propriétés supplémentaires, qu'il nous dévoile dans le Séminaire VI à travers trois références : le *ne discordantiel* de Damourrette et Pichon, la

---

8. *Ibid.*

9. *La Bible*, L'Ancien Testament – L'Exode 3-14.

*dénégation* freudienne et la trace, trois signifiants susceptibles de venir représenter le *je* de l'énonciation dans la langue en lui conférant les propriétés de l'inconscient.

#### Le *ne* discordantiel

Lacan fait fréquemment référence aux travaux d'Edouard Pichon, notamment à son article intitulé « La négation », coécrit avec Jacques Damourette<sup>10</sup>. Il se sert du *ne discordantiel* pour reformuler la thèse freudienne selon laquelle l'inconscient se loge dans la négation et pour faire percevoir la dimension du refoulement.

L'on apprend dans l'ouvrage de Damourette et Pichon que le champ de la négation dans la langue est recouvert par deux taxèmes, deux sortes de signifiants : la discordance et la forclusion. La forclusion est signifiée par certains taxèmes spécifiques, les *forclusifs*, qui appartiennent à diverses essences logiques, comme « pas » ou « guère », comme « rien » ou « personne », ou des adjectifs comme « nul » ou « aucun ». Le forclusif intervient dans la langue pour signifier qu'un contenu est forclos, rejeté, impossible.

Le taxème de la discordance est *ne*. En résumé, dans tous les cas où apparaît l'élément *ne*, l'on observe une discordance entre deux idées. L'exemple que Lacan emprunte à plusieurs reprises à Pichon, est *je crains qu'il ne vienne* : le sujet veut dire qu'il craint la venue de quelqu'un. Alors qu'il veut dire « je crains qu'il vienne », la langue l'oblige à exprimer exactement l'inverse, soit « je crains qu'il ne vienne pas ». Il faut se figurer cela comme deux trajets disjoints du point de vue de la signification, allant en sens contraire l'un de l'autre : « qu'il vienne et qu'il ne vienne pas ». Ce qui est exprimé contredit ce que le locuteur veut signifier, et dans ce *ne*, qui traduit la discordance entre l'énoncé et l'énonciation, se marque la présence de l'inconscient.<sup>11</sup>

Lacan figure la duplicité entre énoncé et énonciation par le double étagement du graphe du désir, où il place ce *ne* quelque part entre les deux étages. Le *ne* « flotte » entre énoncé et énonciation. Il faut ajouter maintenant que Lacan accorde au *ne discordantiel* un statut quelque peu différent de celui que lui donne Pichon, dans la grammaire duquel il représente simplement le signifiant de la contradiction entre deux idées. Lacan fait de cette contradiction dans la langue le lieu qui recèle un indicible, un indicible que l'on perçoit dans la rupture qui se produit, du fait de la discordance, dans le flux de la signification. Autrement dit, ce *ne* dit quelque chose du *je* de l'énonciation en tant qu'il constitue lui-même un indicible. Mais de quelle nature est cet indicible ? Quelle est cette chose dans le dire qui ne peut s'approcher que par un *ne* ? La réponse réside dans le texte freudien sur la dénégation, deuxième référence de Lacan.

#### La dénégation, le *oui* et le *non*

La dénégation, c'est précisément un moyen de dire ce qui ne peut pas se dire : on le dit en le niant. « Un contenu de représentation ou de pensée refoulé peut [...] se frayer la voie jusqu'à la conscience, à la condition de se faire *nier*. »<sup>12</sup> Il existe dans l'appareil psychique une instance dont c'est la fonction d'affirmer ou de nier des contenus de pensée, c'est la fonction de jugement (*Urteil*), qui dit *oui* ou *non* et qui de cette façon admet certains contenus et en rejette d'autres. En fait, il s'agit pour le jugement à la fois de valider l'existence d'une chose et d'admettre (ou de contester) sa représentation dans le psychisme. Le point important est que l'intervention de ce jugement entre en jeu dans la constitution même de la subjectivité, et voici comment. La subjectivité humaine se construit à partir d'opérations de différenciation entre un dedans et un dehors. Freud pose l'existence originelle d'un « *Moi-plaisir* » premier,

---

10. Damourette J. et Pichon E., « La négation », *Des mots à la pensée. Essai de Grammaire de la Langue Française*, Tome I, chap. VII, Collection des Linguistes Contemporains, Editions d'Artrey, 1968.

11. « La présence de l'inconscient, pour se situer au lieu de l'Autre, est à chercher en tout discours, en son énonciation. » Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 834.

12. Freud S., « La négation », *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1985, p. 136.

distinct dans un premier temps de tout ce qui lui est étranger. Il cherche à se représenter comment le système interne de ce moi-plaisir va incorporer ce qui lui est extérieur, étranger. Le système clos, gouverné par le plaisir, que Freud nomme le « moi-plaisir originel », va rencontrer quelque chose qui va à l'encontre de l'équilibre du plaisir et qui est alors rejeté hors de la sphère. L'externe est exclu, considéré comme mauvais. « Exprimé dans le langage des motions pulsionnelles les plus anciennes, les motions orales : cela je veux le manger ou bien je veux le cracher », ou encore : cela, je veux l'introduire en moi, et cela l'exclure hors de moi. Donc : ça doit être en moi ou bien en dehors de moi. Le moi-plaisir originel [...] veut introjecter tout le bon, et jeter hors lui tout le mauvais. »<sup>13</sup>

Il faut pourtant que cet externe, ce mauvais, puisse être admis dans le Moi, et ce sera la fonction du jugement que de le faire admettre, et de constituer ainsi un « Moi-Réalité » qui assure un dépassement du règne du principe de plaisir.

Le jugement a pour fonction à la fois à reconnaître l'existence d'un objet et d'introduire cet objet, dans un premier temps source de déplaisir, dans le Moi sous forme de représentation. « L'étude du jugement nous dévoile et nous fait pénétrer, peut-être pour la première fois, la façon dont s'engendre la fonction intellectuelle à partir du jeu des motions pulsionnelles primaires. »<sup>14</sup>

Freud cherche à théoriser comment, dans un monde régi par la pulsion primitive, se constitue la représentation ; comment, à partir d'un réel premier, s'effectue la symbolisation, comment se nouent la jouissance et le signifiant. Ce sont ces questions centrales pour la pratique analytique qui sont au cœur de l'article sur *la dénégation*.

Lacan retraduit la problématique de la constitution subjective en posant que l'admission inaugurale, dans le Moi, d'un élément étranger se traduit par une affirmation (*Bejahung*), puis, c'est sur fond de cette affirmation première que pourra secondairement se produire la *Verneinung* qui témoigne du refoulement.<sup>15</sup>

Lacan pose qu'il est nécessaire qu'en amont de la dénégation, se soit effectué une reconnaissance première, un dire que oui à une représentation qui vient à la place de la pulsion. Il faut que le sujet ait d'abord admis un premier signifiant pour que dans un second temps le refoulement puisse survenir. Cet assentiment premier à une représentation, à un signifiant, fait ensuite tenir ensemble tout le symbolique pour un sujet. Le premier signifiant auquel le sujet donne son assentiment, c'est le signifiant du Nom-du-Père. Nous sommes alors dans le registre de la névrose et le refoulement est une conséquence du *oui* du sujet à ce signifiant premier. Un signifiant qui serait quelque chose comme *Je suis ce que je suis*. Si tel n'est pas le cas, s'il y a rejet du signifiant premier, *Verwerfung*, alors on est dans la psychose. Cela signifie que pour en venir à se dire dans l'analyse sous forme de dénégation, il faut que le réel ait d'abord été symbolisé. Ce que Freud théorise comme exercice du jugement, Lacan le conceptualise comme symbolisation première.

Ce détour par la problématique de *la dénégation* nous permet maintenant d'affiner notre approche de l'énonciation. Si les dits recueillis dans une analyse sont bien des énoncés arrachés au refoulement par des subterfuges tels que la dénégation, un *dire que non*, ils le sont sur fond d'un *dire que oui* antécédent, concomitant de l'avènement de la subjectivité, un *oui* à un signifiant premier, représentant de la pulsion. L'énonciation, c'est ce qui, dans ce que dit un sujet, se réfère à cet assentiment inaugural au représentant de la pulsion. Une énonciation

---

13. *Ibid.*, p. 137.

14. *Ibid.*, p. 138.

15. Pour ce développement je m'appuie sur le cours de J.-A. Miller, « L'orientation lacanienne. Cause et consentement », enseignement prononcé dans le cadre du Département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1987-88, inédit.

peut se définir comme un énoncé qui fait résonner ce premier nouage entre la pulsion et le signifiant.

Aussi, lorsque Lacan évoque à propos du refoulement « une opération avec le signifiant qui en fait un indicible »<sup>16</sup>, il faut y entendre une opération à la suite de laquelle le signifiant reste marqué, au travers des *oui* et des *non* successifs qui façonnent la subjectivité, par la manière chaque fois singulière dont la pulsion primitive se sera nouée à la représentation. Cette manière particulière à chacun, c'est son énonciation.

### *La trace*

C'est probablement pour imaginer cette conception de l'énonciation, coextensive d'une conception du signifiant qui véhicule l'indicible de la pulsion, que Lacan y associe la théorie de la trace. L'histoire de Robinson est à plusieurs reprises évoquée dans le Séminaire quand Lacan tente de définir le signifiant. La trace du pas de Vendredi, que Robinson Crusoe efface, est-ce le signifiant, se demande-t-il ? Non, car « le signifiant commence non pas à la trace, mais à ceci, qu'on efface la trace. »<sup>17</sup>, pour ensuite en marquer la place par une croix. Ou encore : « Ce qui inaugure le signifiant, c'est le fait qu'elle [la trace] se pose comme pouvant être effacée. »<sup>18</sup> Ce qui compte, c'est d'inclure dans la définition du signifiant l'empreinte d'une « présence passée », du réel d'un sujet dont ne subsiste que la trace.

La référence constante de Lacan à la trace (au moins jusqu'au Séminaire XVI) indique qu'il tente de conceptualiser un signifiant qui enserme un réel. Si bien que la propriété essentielle du signifiant est finalement de véhiculer, en même temps que tout ce qui s'énonce, l'indicible pulsionnel.

La trace répercute éternellement la cause primitive, trauma ou surgissement du sexuel, accrochée à un moment par un signifiant et par cette opération effacée, mais demeurant partie intégrante de ce signifiant désormais, à titre d'indicible. Son effacement se traduit dans l'énonciation par l'effacement du *je* de l'énonciation.

### *L'effacement du je de l'énonciation*

Faisons retour à présent au *je* de l'énonciation. Après avoir parcouru ces trois références, nous sommes peut-être mieux à même de saisir la subversion que Lacan fait subir au *je* de Benveniste. Alors que ce dernier avait conceptualisé un *je* au croisement du langage et de la subjectivité, Lacan confère à ce *je* les caractéristiques du *ne* discordantiel et de la dénégation, en faisant le lieu du recoupement de la subjectivité avec l'indicible en tant qu'événement pulsionnel. Pour figurer cette dimension pulsionnelle sur le graphe du désir, Lacan place le *je* de l'énonciation sur une ligne distincte de celle de l'énoncé, il le fait disparaître du plan de l'énoncé, le définissant d'être effacé de la chaîne signifiante.

Quelques exemples, que Lacan aime à citer, permettant de saisir que ce *je* est à épinglez là où il est absent de la chaîne signifiante, occulté. Il y a les formes langagières qui réalisent la fonction vocative, c'est-à-dire des formes exprimant l'apostrophe, l'interpellation directe. Lacan commente à plusieurs reprises la distinction toute en nuances, mise en évidence par Damourette et Pichon, entre *tu es celui qui me suivra*, description, constatation, simple énoncé voulant dire, selon le commentaire moqueur de Lacan, « *tu es celui qui me suivra toujours, et j'en ai ma claque* », et *tu es celui qui me suivras*, invocation, appel au désir, exigence que tu me suives de manière inconditionnelle. Dans la forme de l'invocation « tu es celui qui me

---

16. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière / Le champ freudien, 2013, p. 95.

17. *Ibid.*, p.103.

18. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI., *Le désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 1998, p. 103.

suivras », qui nous intéresse ici, nul *je* n'est énoncé. Le *je* est effacé, sa présence agissante réside uniquement dans la voix : Le Je est à s'avouer par la forme qu'il donne au Tu.<sup>19</sup>

Autre exemple de ce *je* actif qui s'avoue sans se dire : *Lève-toi et marche*, formule impérative par laquelle le locuteur fait percevoir son désir tout en étant absent de la syntaxe de l'énoncé. Lacan cite encore l'énoncé « il pleut », exemple plus difficile à comprendre, en insistant sur ceci que le locuteur, bien qu'absent en tant que sujet grammatical, trouve une représentation dans la phrase par le truchement du signifiant « il »<sup>20</sup>. Dernier exemple de cet ordre, inscrit au sommet du graphe du désir, *Che vuoi ?*, la réponse de l'Autre à l'acte de parler du sujet...

Le *je* de l'énonciation ex-siste donc à l'énoncé et il se fait d'autant plus sentir qu'il est pleinement occulté. Le pas supplémentaire de Lacan par rapport à Benveniste consiste à théoriser l'effacement du *je* pour rendre compte de ceci, que c'est toute l'opération en jeu dans la symbolisation première qui se trouve mise en œuvre. L'énonciation, en toute logique maintenant, est un dire qui fait résonner le non du refoulement et le oui qui le précède, qui présentifie ce *oui* inaugural et la trace effacée par ce oui. Lacan va démontrer cliniquement, à travers l'analyse de deux rêves, comment un sujet parvient à réaliser l'enchaînement complexe qui mène à l'énonciation.

### *L'énonciation dans les rêves*

Il s'agit du rêve de la petite Anna Freud et de celui dit du père mort, deux rêves rapportés par Freud et que Lacan analyse à nouveau en centrant son interprétation autour de l'énonciation.

Anna, qui a été privée de fraises, rêve à haute voix et ce rêve est entendu par son entourage. « *Anna Feud, Er(d)beer, Hochbeer, Eier(s)peis, Papp!* »<sup>21</sup> (« *Fraises, Flan, Bouillie* »).

Lacan relève que le *je* de l'énonciation figure explicitement dans le texte du rêve. La petite Anna se nomme. Le *je* de l'énonciation n'est pas effacé, le refoulement n'est pas accompli. Ce fait d'énoncer son nom propre dans la succession des signifiants du rêve, Lacan le met en parallèle avec un item du test de Binet, qui consiste à soumettre à un sujet la phrase « J'ai trois frères, Paul, Ernest et moi. » et à lui demander ce qui cloche. Si l'enfant ne saisit pas ce qui cloche dans la formulation, c'est que, comme dans le rêve d'Anna, le refoulement n'est pas réalisé, le sujet là n'a pas encore appris à se décomposer, à faire disparaître le *je* de l'énonciation du plan de la formulation. C'est que le *je* de l'énoncé et le *je* de l'énonciation ne sont pas encore distingués.

Le deuxième rêve que Lacan analyse longuement est le rêve du père mort, un rêve que Freud a rajouté dans l'édition de 1911 de *La science des rêves* et qui figure par ailleurs dans un article intitulé « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques » (1911). Le rêveur est un homme qui a perdu son père suite à une longue et douloureuse maladie. Le rêve s'énonce ainsi : « Son père [du patient] était de nouveau en vie et parlait avec lui comme jadis. Mais l'étonnant était qu'il était pourtant mort, simplement il ne le savait pas. » L'interprétation de Freud consiste à rajouter deux fragments à l'énoncé de ce rêve : « Il était pourtant mort à la suite du vœu du rêveur. » ; « Il ne savait pas que le rêveur avait ce désir. » En tenant compte de cet ajout, le texte serait celui-ci : « Le père était pourtant mort à la suite du vœu du rêveur. Mais il [le père] ne savait pas qu'il était mort suite à ce vœu. »

La formule *selon son vœu* évoque la pensée qu'avait eue consciemment le rêveur, que la mort épargnerait à son père ses ultimes souffrances. Freud interprète qu'il s'agit là d'un vœu ancien, un vœu de mort œdipien. Aux yeux de Freud, « selon son vœu » est l'élément refoulé dont la restitution met en évidence ce désir ancien.

---

19. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *op. cit.*, cf. p. 46.

20. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, cf. p. 83.

21. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *op. cit.*, p. 89.

C'est là que Lacan interprète plus loin que Freud en considérant la formule *selon son vœu*, non pas comme un élément refoulé mais comme un élément élidé. Le raisonnement de Lacan est le suivant : « selon son vœu » n'est pas refoulé puisque cette idée est présente à la conscience du rêveur qui se souvient avoir souhaité la mort de son père pour abrégé ses souffrances. Cette formule, tout en étant soustraite du contenu manifeste du rêve, ne fait donc pas partie du matériel inconscient. C'est pourquoi Lacan lui donne un autre statut que celui de signifiant refoulé. Il nous rappelle à ce propos la définition que donne Freud de la *Triebregung*, la motion pulsionnelle : elle n'est pas inconsciente mais constitue « un fragment isolé de réalité », représenté par un signifiant particulier, le représentant de la pulsion.

Manquante sans être refoulée, et pour cette raison représentant pulsionnel, la formule *selon son vœu* témoigne de la *Bejahung* primitive, l'assentiment premier du sujet nouant tout ensemble la pulsion et le signifiant, l'existence et le langage. Lacan considère la clause « selon son vœu » comme le représentant de la pulsion, et donc condition du refoulement.

Lacan va décidément plus loin que Freud, réinterprétant le rêve du père mort au-delà de l'Œdipe. Là où Freud parle de censure et cherche à distinguer l'expression du désir de mort à l'endroit du père, Lacan veut cerner le point de la rencontre originelle du signifiant et de la jouissance pour ce sujet, point où l'existence de ce sujet s'articule à l'enchaînement « inexorable » du signifiant ; il isole cette articulation dans le signifiant *selon*, qu'à cette fin il détache de la notion de *vœu* pour pointer ce temps préalable, avant même qu'il puisse être question d'un désir. Lacan interprète en effet la mention, dans le rêve, de la douleur du père comme une défense du sujet contre sa propre douleur d'exister, à savoir contre ce qui échoit au sujet quand le désir n'est plus là, quand le sujet n'est pas encore pris, ou plus pris, dans l'enchaînement signifiant.

*Selon son vœu* est aux yeux de Freud la formule refoulée donnant lieu à une interprétation œdipienne. Lacan, lui, isole le *selon*, marque de l'assentiment du sujet à l'enchaînement signifiant au moment où il y engage son existence.

Le refoulement, Lacan peut alors l'épingler comme conséquence, dans la formulation dénégative du rêve, *il ne savait pas*. « Il ne savait pas » indique l'identification du rêveur au père comme ne sachant pas, indique que le sujet se constitue lui-même dans son rêve comme ne sachant pas, c'est-à-dire comme sujet de l'inconscient.

En conclusion, demandons-nous si la formule « il ne savait pas » est une énonciation ? En nous référant au parcours que nous venons de faire, nous pouvons l'affirmer. C'est une formulation toute tissée du matériel de l'inconscient, une formulation loin d'être sans reste. Le sujet qu'elle instaure est un pur fait de langage : le « il » qui le représente dans le rêve n'est ni la personne du rêveur, ni celle de son père.

*Il ne savait pas* est une dénégation. L'on ne saurait rêver de formule plus précise pour témoigner du refoulement puisque le sujet de l'inconscient est par définition celui qui ne sait pas. Cette dénégation se réfère à un assentiment premier dont subsiste le terme « selon » qui commémore l'articulation de l'existence de ce sujet à l'enchaînement signifiant.

Le *je* est bien effacé dans la formule, opération « pas facile » à réaliser, dit Lacan, puisque ce dont il s'agit dans l'énonciation, c'est qu'« un sujet s'escamote lui-même comme sujet »<sup>22</sup>.

---

22. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *op. cit.*, p. 99.